

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: - (1975)
Heft: 335

Artikel: Le consommateur oublié
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1028823>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Le consommateur oublié

Un débat contradictoire opposait, il y a dix jours à Epalinges, deux candidats au Conseil national, le radical Maurice Rochat et le socialiste Philippe Abravanel. Il fut courtois, mais animé, et les questions du public reflétaient deux approches différentes de la crise économique et des remèdes possibles, presque deux états d'esprit différents, le premier confortable et pessimiste, le second inquiet et optimiste.

Lorsque l'industrie sidérurgique française affronta sous les présidents de Gaulle et Pompidou de sérieux problèmes de structure, ses dirigeants, appuyés par le gouvernement, décidèrent de déplacer les haut-fourneaux de l'est au sud. Et l'on construisit près de l'étang de Berre le grand complexe de Fos, plus proche à la fois des nouvelles sources de matière première et des voies maritimes. Sur le plan économique, le choix était rationnel, et il fallut la crise de l'automobile pour éteindre le second haut-fourneau et réduire de moitié la production du premier. Mais au niveau de la qualité de la vie, ce fut un désastre. On négligea de pré-

voir les équipements sociaux, on déporta des familles entières de Lorraine aux Bouches-du-Rhône en les menaçant de chômage, on parqua dans de véritables camps, éloignés de tout, des dizaines de milliers de Nord-Africains. L'homme était mis au service de l'usine, au lieu de l'usine au service de l'homme.

Devant la crise économique actuelle, la doctrine officielle procède du même vice fondamental, du même manque d'imagination et de réalisme humain. Elle rappelle que sans la place de travail, l'homme n'a pas de moyen d'existence mais elle oublie que la place de travail est destinée à l'homme et non pas à l'accumulation du capital. On cherche donc le remède dans une relance de la croissance-tabou, avec pour critère le profit plutôt que les besoins du consommateur. L'humanité, disait Roorda, ne sait pas où elle va mais elle y va le plus vite possible.

L'économie suisse est un train qui roulait de plus en plus vite sur ses rails. On a essayé de renforcer les freins : c'étaient les arrêts contre la surchauffe. Puis il y eut des ratés, pannes d'électricité, chutes du pantographe, voies abîmées : on

répara le générateur, la ligne à haute tension, les rails. Le train peine tout de même : on décroche un wagon d'Italiens, un autre d'invalides et de travailleurs âgés, un troisième de femmes. On cherche à moderniser le matériel, à rationaliser l'exploitation. Mais personne ne semble s'apercevoir qu'il existe peut-être d'autres moyens de transport : la route, l'air ou l'eau. Et au voyage d'autres buts que le profit pour le profit, la production pour la production, la consommation pour la consommation.

Certes la crise exige-t-elle des remèdes d'urgence : assurance-chômage généralisée (mais vraiment généralisée), travaux d'infrastructure, recyclage dans des secteurs où sévit encore la pénurie de personnel (hôpitaux par exemple, et soins à domicile), recherche. Quand il y a le feu, on appelle les pompiers. Mais à moyen terme il s'agit de remodeler la société et l'économie en introduisant le congé-formation à tous les degrés, la participation véritable dans l'entreprise et, finalement, l'orientation de la production dans l'intérêt du consommateur.

NOTES DE LECTURE

Zéro, mais positif

Sept ans de mariage, délibérément sans enfants. Passé le temps des étonnements continuels et des grands élans. Laurence dérive, trop lasse pour rechercher le sursaut. Et pourtant, elle se lance un ultime défi : vibrer. Ce sera « Amsterdam pour ne pas pourrir ». Mauvais choix : quatre vilains jours de pluie, sans Rembrandts ni beaux éphèbes disponibles. Ce voyage laisse un relent de sordide, et renvoie directement à l'angoisse diffuse que Laurence avait justement voulu fuir. Tout à sa musique et à ses compagnons en Schubert, Jean-Marc perçoit assez distraitement le trouble de sa femme, sans soupçonner les grands chavirements et les révoltes qui habitent cette

« paresseuse », cette obstinée qui ne veut ni de la maternité-sauvetage, ni du retour au piano de son adolescence, et encore moins de l'épanouissement dans le travail (comme on dit).

L'affleurement de tous ces refus, et la préparation au départ qu'ils imposent, se fait progressivement, tout au long du deuxième roman d'Anne-Lise Grobéty intitulé « Zéro positif » (« sang commun, aucune originalité, vulgaire sang universel »). Même technique de récit que dans « Pour mourir en février » : par retouches successives, comme en spirales, au rythme de la mémoire et surtout de la difficile acceptation des faits quand ils sont mis en mots.

Même écriture certes, mais avec en plus, en forme de clins d'œil au lecteur, ces précieux paragraphes en italiques, dont l'humour et la saveur ne cachent pas la signification souvent lourde; car dans ces

passages qui livrent les pensées intimes de Laurence, A.-L. Grobéty démontre une étonnante maîtrise à transcrire tout ce fatras d'associations d'idées, de dérapages sur les consonances, de jeux de mots faciles, qui se bousculent en permanence à l'arrière de notre esprit et demeurent non dits, par suite d'autocensure ou peut-être pour une cause s'apparentant à l'acte manqué (pourquoi ne parle-t-on pas de parole manquée, source aussi intarissable de malentendus inextricables que les fameux mots de trop ?).

Plus ample que « Pour mourir en février », « Zéro positif » est aussi un roman très fort, parce qu'il saisit à nouveau une destinée individuelle à un moment universel : celui de la rupture, de la fin d'une passion.

Y. J.